

Professionalisation des étudiants en SIC. Un enjeu universitaire

par LASSARADE CARINE « carine.lassarade@univ-poitiers.fr »
CEMIC-GRECO - UNIVERSITE DE BORDEAUX III

Cette intervention est une réflexion épistémologique qui vise à contribuer à la précision des fondamentaux et de la spécificité de la 71ème section. Elle nous permet de soulever la question des objectifs en termes de qualité d'écoute et niveau de formation des divers publics des modules d'expression et communication, tant à l'université que dans les Instituts universitaires et technologiques (I.U.T.). Elle permet d'évaluer, à travers un travail empirique réalisé dans le cadre d'un module d'« Expression et communication » par des étudiants de première année d'une filière professionnelle en I.U.T. non spécialisée en Sciences de l'Information et de la Communication, les contenus et méthodologies proposés pour répondre au besoin de professionnalisation des formations en SIC, désormais appelée des étudiants. Nous concluons que cette professionnalisation, à travers des exigences d'opérationnalité et de spécialisation, ne présente aucune antinomie avec la conception et la transmission du savoir à l'université ; cette professionnalisation peut même s'y révéler un atout pour gagner en notoriété en France comme à l'étranger, dès lors que l'université refuse toute éventuelle secondarisation qui emprunte ses modèles pédagogiques à l'enseignement secondaire mais, au contraire, quand elle perpétue une secondarisation qui implique un processus graduel de socialisation cognitive et favorise le développement d'une expertise.

Mots-clés : EPISTEMOLOGIE - PROFESSIONNALISATION - SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION - SECONDARISATION

This short article is an epistemological point of view to identify knowledge and skill requirements in Communication and Information Sciences to favour students' integration in the working world. The process of University socialization doesn't seem antonymic with this professionalisation if this formation helps students to develop a deep expertise in this field and refuses any academic models from high-schools.

Keywords : COMMUNICATION AND INFORMATION SCIENCES – EPISTEMOLOGY - PROFESSIONALISATION - SECONDARIZATION

La devise de l'I.U.T. de Bordeaux Montesquieu, composante de l'Université Bordeaux IV qui dispense des formations universitaires professionnalisantes préparant aux métiers de la gestion, du management, du commerce et de la logistique nous semble parfaite pour entamer cette discussion : « *Apprendre pour agir, agir pour apprendre* ». Le postulat de départ a fait naître notre réflexion est l'intuition qu'un professeur ne peut pas avoir les mêmes objectifs avec un étudiant de faculté de filière littéraire et un étudiant de filière scientifique ; un étudiant de filière courte (D.U.T.) et un étudiant de filière plus longue (de type LMD) ; idem avec le doctorant qui constitue à ce titre un public averti qui apprend à maîtriser les mécanismes de la réflexion universitaire appliqués à un domaine de recherche. Il reste donc un vaste espace à explorer dans le domaine des SIC entre l'éveil des étudiants à la réflexion et la formation de futurs chercheurs. De même, entre des étudiants de filières professionnelles et des doctorants spécialistes de la communication. C'est vrai en termes de qualité d'écoute, assiduité et niveau de formation. Néanmoins, s'il est une chose qui semble réunir ces publics, c'est bien l'enjeu majeur de professionnalisation exigée désormais de l'université. Car, ici, il s'agit au final de se rendre compte à quel point des besoins en contenu et méthodologies peuvent contribuer à répondre aux enjeux d'un domaine de recherche à savoir la professionnalisation des SIC.

Longtemps, l'université a été considérée comme le temple du savoir ; un espace de production et de transmission des savoirs (un enseignement épistémologique) ; une socialisation cognitive qui se concevait comme le privilège d'une « élite cultivée ». Désormais, les meilleurs ont choisi d'autres voies

de formation (grandes écoles) et l'on va à l'université avant tout pour obtenir un diplôme ou plus précisément une formation diplômante sur le marché de l'emploi. Ce nouveau rapport au savoir implique des connaissances qui se catégorisent : un savoir fini, pour mieux le monnayer. A l'exemple du reste de la nouvelle architecture de ces diplômes (LMD) qui s'applique aux cinq premières années avec des semestres d'études organisés en unités d'enseignement (UE) et qui représentent des crédits de formation.

Il s'agit donc de totaliser 180 crédits pour obtenir la licence et 120 crédits supplémentaires pour obtenir le master. Etudier revient à emprunter un parcours personnel non limité dans le temps. Constitué pour chaque formation d'enseignements communs à tous les étudiants, d'enseignements optionnels et d'enseignements libres. L'étudiant devient acteur de son parcours de formation. Réserver aux étudiants le droit de se « tromper de voie » en instaurant des passerelles entre les différents parcours à tous les niveaux : Interdisciplinarité, décloisonnement des disciplines pour éventuellement mieux modifier ce parcours. De ce fait, un ensemble cohérent de matières choisies en fonction d'un projet personnel mais surtout professionnel. Des parcours mieux orientés vers l'insertion professionnelle et dotés d'une meilleure lisibilité sur le marché du travail grâce à l'harmonisation européenne des diplômes.

Avec pour conséquence, des possibilités accrues de mobilité pour les étudiants dans l'espace européen, pendant et après leurs formations. Disparition des cours fondamentaux au profit d'enseignements plus professionnels, il s'agit de permettre à l'étudiant, en quelques années, d'acquérir le contenu exhaustif d'une discipline prédéfinie. Et précisément la réforme LMD permet cette professionnalisation généralisée des filières, autrement dit, cette reconfiguration de tous les diplômes sur le modèle des licences et masters professionnels, alimentant cette dichotomie licences/masters Recherche versus licences/masters professionnels, engageant progressivement et au final, un abandon de la recherche fondamentale au profit de la recherche appliquée. Pour une université plus autonome, plus performante et en lien direct avec un environnement économique mais qui tend souvent à opposer enjeux de recherche et logiques d'acteurs.

La secondarisation des étudiants en SIC

Parallèlement, le phénomène de massification de l'entrée des étudiants à l'université a engendré une hétérogénéité des niveaux, l'exemple remarquable étant celui de la baisse des exigences langagières, remettant en cause par là-même la valeur des diplômes obtenus voire la crédibilité de toute une institution universitaire. Une « *insécurité linguistique* » que les étudiants étrangers ne sont pas les seuls à connaître, telle que la qualifie Alain Bentolila (Bentolila, 2007), alors même qu'il évoque ces étudiants, ses propres étudiants de licence de linguistique inclus, médiocres lecteurs, piètres scripteurs et révélant, je cite, une « *navrante maladresse ou incapacité à expliquer et argumenter* » autrement dit à « *mettre en mots oraux ou écrits leur pensée au plus juste de leurs intentions* ^[1] ». Selon Bentolila, cette insécurité linguistique serait la conséquence d'un dysfonctionnement global du système éducatif qui voit les possibilités d'une socialisation cognitive échouer à l'université. Il pose deux questions essentielles : « *Peut-on tolérer qu'un système éducatif ne fasse le constat - alors sans appel - des insuffisances fondamentales qu'au seuil de la quatrième année d'université ?* »

Et comment la formation intellectuelle et linguistique que ces enfants de maternelle, ces élèves du primaire et du secondaire n'ont pas assez assimilée ne ferait-il pas revoir à la baisse les ambitions des universités qui vont accueillir ces étudiants ? Ainsi, dit-il, ce serait oublier que l'on ne peut réformer l'université sans prendre conscience des insuffisances dans les étapes antérieures de cette socialisation cognitive, qui va de l'école maternelle par la maîtrise du vocabulaire, à l'école élémentaire par celle de la lecture et de l'écriture avec pertinence, en passant le lycée et la mise en mots de la pensée avec précision - et, je cite, « *pourquoi pas avec élégance* ».

Dans les formations universitaires en Sciences de l'Information et de la Communication, quelles soient à visée de Recherche ou professionnelles, et cela dès la première année de formation, il est question d'acquérir aussi et avant tout un certain nombre de compétences propres aux « communicants », sous-entendu, un niveau de maîtrise de la langue française et un bagage culturel. Ce faisant, l'université se *secondarise*, empruntant ses modèles pédagogiques à l'enseignement secondaire, une telle professionnalisation associée au terme de *secondarisation* qui réfère tantôt aux attitudes des étudiants, tantôt aux pratiques enseignantes (cours en ligne, contrôles des connaissances, contrôle de l'assiduité des étudiants) d'un personnel universitaire au profil très divers (professeurs agrégés, certifiés, d'universités, maîtres de conférences et autres intervenants professionnels), consacrant une relation horizontale enseignants-enseignés.

En situation de recrutement professionnel et même universitaire, il est important de se demander sur quels critères s'effectuent la sélection et le choix final entre deux candidats : culture générale, niveau de langue ou domaine d'expertise ? En situation professionnelle, on serait tenté de répondre le domaine d'expertise même si l'on convient aujourd'hui de l'importance des techniques d'expression dans tout recrutement (d'où la mise en place de modules, tant à l'université qu'en I.U.T. pour favoriser l'insertion professionnelle des étudiants). Le domaine d'expertise, cela semble être le cas également à l'université en écoles doctorales, même si celles-ci sont loin d'être épargnées par l'insécurité linguistique dont nous parlions peu avant. En effet, dans tous les cas, le niveau linguistique ne doit donc pas être ce qui « doit faire la différence » mais doit être un pré-requis à l'université, dans les formations généralistes ou professionnelles.

Quel est le domaine d'expertise des formations universitaires en Sciences de l'information et de la communication, à visée de Recherche et professionnelles ? En ce domaine, la dichotomie mise en avant semble être la dichotomie « experts versus praticiens » des SIC. Dans les deux cas, il semble bien qu'il soit question de l'art et la manière de transmettre et de décoder un message qu'il soit publicitaire, artistique et professionnel. Car les savoirs et les compétences ne prennent de la valeur que s'ils s'expriment. Dans ce cadre, les vrais techniciens de la communication semblent être les I.U.Tiens, dirigés au cours de leur formation vers l'acquisition de compétences sociales et techniques.

Un enseignement des fondamentaux de la communication qui prend la forme d'un apprentissage concret avec Travaux Dirigés et Travaux Pratiques. Rendre les étudiants plus efficaces en situation sociale et professionnelle. Décoder codes et rites, sociaux et professionnels pour une meilleure gestion des interactions sociales. Pour une expérience de l'entreprise. En prise avec les besoins réels. Acquérir discernement et esprit critique. Concevoir et gérer un projet. Mais encore médiatiser avec les outils technologies d'aujourd'hui. Des travaux réalisés seuls ou en groupes : productions, études de cas, projets. Pour au final, développer un réseau destiné à faciliter une future insertion. Stages à l'appui, pendant des périodes plus ou moins longues. Notons que cette professionnalisation reste aujourd'hui synonyme de débouchés sur le terrain. Cependant, la professionnalisation des SIC doit-elle se résumer à cela ?

La professionnalisation à l'étude

Dans ce contexte, l'analyse de la professionnalisation consiste pour nous à analyser les contenus et méthodologies proposés pour répondre à ce besoin des étudiants en formations en SIC ; concrètement à en observer les manifestations par le biais d'un exercice pratique proposé dans un module d'Expression, Information et Communication à des étudiants issus d'une filière professionnelle par excellence et reconnue comme telle par le monde de l'entreprise à savoir la formation supérieure technologique et professionnelle en Institut Professionnel et Technologique et plus précisément le département Génie du conditionnement et de l'emballage de l'I.U.T. Léonard de Vinci (Reims, 51). Les premiers résultats de ce travail empirique ont été présentés au colloque 2007 de l'association des enseignants de communication en iut (AECiut, I.U.T. de Reims, 10 et 11 Mai 2007). Dans le cadre de ce travail exploratoire (septembre 2006-avril 2007) nous avons communiqué aux étudiants de première année un certain nombre de supports de cours ayant pour objectif de contribuer à leur éveil à la réflexion dans le cadre du Projet Professionnel Personnalisé : C.V. ; Approches des techniques d'enquête ; Conduite de réunion et Prise de notes.

Après une réflexion individuelle, les séances de travaux pratiques suivantes permettent à la suite d'une réflexion collective puis par groupe de 10 étudiants la réalisation du projet consistant en une conduite de réunion ayant pour objectif de finaliser en un temps limité (4hTP) un questionnaire afin d'identifier les compétences en SIC (savoir-être et savoir-faire) qui sont reconnus et retenus par leurs collègues de deuxième année^[2]. Autrement dit, comment éveiller à l'Information et à la Communication des étudiants non spécialistes mais aussi spécialistes ? Comment leur faire assimiler des compétences pratiques sans négliger le rapport au savoir, à la connaissance, qu'implique l'université ? Comment modeler cette nouvelle socialisation cognitive, avec quelles méthodes et quelles méthodologies de formateurs ?

Ce sont finalement ces missions qu'identifient intuitivement les étudiants et dont ils font le cœur de leurs questionnaires en développant un certain nombre de problématiques, qui correspondent concrètement à leurs attentes des modules d'expression - Communication et qui sont la

matérialisation de ce nous appelons un processus de secondarisation réinvesti, débarrassé de sa connotation négative synonyme de nivellement, quand il se rapporte à des approches méthodologiques issues de l'enseignement secondaire autrement dit l'accession à un état second, un niveau supérieur qui assure l'« ingestion » et la « digestion » de connaissances.

L'élaboration et la maturation d'un projet universitaire et professionnel

Cette première thématique manifeste l'intérêt des étudiants à élaborer un projet professionnel avant d'intégrer la formation, à réfléchir sur leur propre cursus (le baccalauréat obtenu, adapté ou pas à la filière choisie, les autres études avant celles poursuivies actuellement) mais aussi à faire évoluer leur projet professionnel en s'informant sur les possibles orientations, réorientations concernant une éventuelle poursuite d'études (licence universitaire, licence professionnelle ; master professionnel, master de recherche, grandes écoles ; rester dans le même secteur d'activité ou en changer ; dans ce cas, aller vers un domaine proche, éloigné mais alors quel autre domaine choisir ?) alors qu'ils s'étaient engagés dans une filière courte. Avec, souvent envisagé, des études à l'étranger en point de mire. En effet, il est heureux de constater que l'IUT par l'initiation des étudiants à un système, lequel les rassurant, les amène à vouloir franchir les étapes suivantes de la socialisation cognitive.

L'acquisition d'un système de réflexion, d'un certain nombre de méthodes de travail et de compétences

Cette seconde thématique rassemble les méthodologies et les compétences appliquées destinées à faire évoluer le système de réflexion, pour des étudiants plus curieux, plus créatifs et sensibilisés aux enjeux de leur domaine d'activité.

- Etre responsable d'un projet et superviser les personnes : Organiser des conférences, réaliser des études techniques ;
- Etre à l'aise devant un auditoire : S'exprimer devant des clients ;
- Etre capable de synthétiser des informations : Mettre en place une veille scientifique et technologique ; réaliser des revues de presse ; rédiger des articles de presse ;
- Maîtriser les outils informatiques (l'obtention du C2i) : se perfectionner en traitement de texte, en présentation assistée par ordinateur PAO, en conception assistée par ordinateur CAO ; en fonctionnement de bases de données ;
- Maîtriser les langues vivantes : l'indispensable Anglais (oral / écrit) ;
- Maîtriser les écrits professionnels et universitaires : Rédiger des notes d'information ou de services, des comptes rendus de réunion, concevoir des notices ; rédiger des fiches, prendre des notes ;

La voie vers l'insertion professionnelle : efficacité, responsabilité, compétence

Cette troisième thématique consacre le stage comme préoccupation majeure. Dans quel secteur d'activité ? En accord avec un projet professionnel ? A l'étranger ? Quand et comment trouver ce stage ? Dès le début de l'année universitaire ou plus tard ? Avec quelles méthodes de recherche ? Par soi-même, par relations ou grâce au carnet d'adresse de la formation ? Quels groupes ou entreprises de référence ? La possibilité réelle de choisir ? Ainsi, pour obtenir le précieux sésame que représente le stage et être prêt à rentrer dans la vie active après leurs diplômes, les étudiants sont également attentifs à l'apprentissage de l'argumentation de leurs compétences : Acquérir les compétences pratiques pour être performant lors de ce stage ; rédiger une lettre de motivation ; rédiger un CV ou préparer un entretien.

Les SIC comme champ épistémologique

Enfin, la quatrième thématique permet aux étudiants d'aborder la dimension épistémologique sous l'angle de quatre critères très importants à leurs yeux : l'opérationnalité de la formation dans laquelle ils

sont engagés, l'indice de satisfaction ou encore l'évaluation et l'évolution des enseignements. Pour l'amélioration d'une filière ou l'enrichissement d'une discipline, ils sont attentifs à la nature de l'accompagnement (intervenants universitaires ou professionnels, mise en place et efficience d'un système de parrainage) comme aux formats des cours (TP, TD, CM), à leur lisibilité, aux méthodes de travail (travail seul ou en groupe) ou à la possibilité qu'il leur est offert de manipuler les outils techniques. De même, l'insertion à un système d'enseignement semble désormais peser sur le choix de leur formation. Les étudiants émettent le souhait d'être suffisamment informés sur le contenu de la formation. Ils en appellent à l'apprentissage de la polyvalence dans leur secteur d'activité grâce en partie à la transdisciplinarité inhérente aux UE transversales et à la diversité des activités proposées au sein de l'institution universitaire (SUAS, activités culturelles).

Quels savoirs enseigner ?

Cette professionnalisation, à travers ses exigences d'opérationnalité et de spécialisation ne présente aucune antinomie avec la conception et la transmission du savoir à l'université. En effet, la professionnalisation n'induit pas de fait et ne doit pas induire une perte de la spécificité de la socialisation cognitive universitaire et même, à n'en pas douter, on observe une perte de cette socialisation cognitive, avec ou sans professionnalisation. A l'image de la « boîte de *Sigouin* » sur les différents enseignements (Proulx, 1993, p 85), les étudiants semblent bien assimiler la différence entre savoir, savoir-faire, savoir être autrement dit entre *savoir disciplinaire*, *savoir du cours* et *savoir de l'étudiant*. Si nous reprenons la définition du niveau de développement mental de Legendre (1993, p 922), le concept de *secondarisation* tel que nous l'envisageons deviendrait en quelque sorte l'objectif de toute une socialisation cognitive à l'université correspondant à un continuum d'étapes de ce processus progressif, de l'obtention du DUT au Doctorat et qu'il serait intéressant d'approcher dans sa dimension linguistique :

A un premier niveau, le niveau « *cognitif* », il s'agit d'amener l'étudiant à *percevoir* : saisir par les sens et l'esprit ; à *discriminer* : distinguer et séparer ; à *identifier* : déterminer la nature d'une chose en la nommant ; à *ruminer* : tourner et retourner une chose dans son esprit ; à *se rappeler* : se souvenir, avoir présent à l'esprit et à *reconstituer* : former de nouveau (refaire sur le même modèle). Ce premier niveau est à rapprocher des niveaux de la taxinomie de Bloom (1956) qui vise la mémorisation des connaissances (niveau 1) et la compréhension d'un phénomène (niveau 2) : explication, description, abstraction, opposition, différenciation et métalangage.

A un second niveau, le niveau « *convergent* », il s'agit d'amener l'étudiant à *comparer* : examiner, établir des rapprochements pour mettre en évidence des traits communs, établir des ressemblances ou des différences ; à *contraster* : opposer des faits, des effets, des sentiments qui se font ressortir mutuellement mais aussi à *explorer* : étudier, sonder, chercher à connaître par l'observation et l'étude, *organiser* : combiner, disposer, arranger pour fonctionner, planifier, classer, communiquer ; *analyser* : décomposer un tout en ses parties, étudier, examiner et *inférer* : tirer une conséquence d'un fait ou d'un principe (une inférence étant une opération logique par laquelle on admet une proposition en vertu de sa liaison avec d'autres propositions déjà tenues pour vraies). Ce second niveau est à rapprocher de l'application (niveau 3) et l'analyse (niveau 4) dans la taxinomie de Bloom (1956).

A un troisième niveau, l'étudiant atteint le niveau « *évaluatif* ». Il acquiert la capacité à *évaluer* : apprécier la valeur, le prix, l'importance ou la grandeur d'une chose ; à *juger* : apprécier, considérer, examiner pour se faire une opinion ; à *découvrir* : résoudre, trouver ce qui est inconnu ou caché ; à *faire des hypothèses* : démontrer par voie logique une proposition nouvelle ; à *abstraire* : isoler par une opération de l'esprit un élément d'une notion en négligeant les autres ; à *intégrer* : faire entrer une chose ou une personne dans un ensemble ou dans un groupe ; à *définir* : donner la définition, indiquer de manière précise ; énoncer les caractères essentiels, les qualités propres à un être ou à une chose. Enfin, le quatrième niveau, le niveau « *divergent* » est celui que doivent atteindre les doctorants. Il permet d'acquérir la capacité à *généraliser* : raisonner en étendant à un ensemble ce qui est observé sur un nombre limité de cas ; à *inventer* : créer, découvrir, imaginer une chose nouvelle ; à *faire la synthèse* : opération intellectuelle par laquelle on rassemble des éléments de connaissance en un ensemble cohérent, la formation d'un tout au moyen d'éléments mais aussi est

surtout à créer : concevoir, élaborer, inventer, produire. Aux niveaux « évaluatif » et « divergent » correspondent le niveau de synthèse (niveau 5), d'évaluation et de jugement (niveau 6).

Le label université

Dans le paysage universitaire, tout établissement peut occuper une place de choix dès lors qu'il porte un projet exigeant et utile aux étudiants qui en sortent. Il n'y a pas de petit niveau, pas de petite discipline, pas de petite université. Il n'existe que des services rendus à la collectivité et dont celle-ci sait reconnaître la qualité, quand elle est là (Batsch, 2008). Le président de l'université Paris Dauphine, Laurent Batsch, prend l'exemple d'une faculté de médecine qui ne peut se révéler à la pointe de la recherche dans tous les domaines. *« Si toutes les facs devaient être au même niveau en cancérologie, par exemple, ce ne serait sûrement pas le meilleur niveau, et la qualité des soins pour tous y perdrait. La science avance avec des facultés de pointe, elle se diffuse ensuite et fait ainsi progresser le bien public. Il en va de la médecine comme de l'histoire médiévale ou de la science économique. Les établissements de spécialité ne servent pas à stigmatiser les autres, mais à les tirer vers le haut. »*

Conformément à cette ligne de conduite et pour répondre à cet enjeu de professionnalisation, il faut donc une université qui se spécialise en mettant en avant ses niches de compétences. Dans le domaine des SIC, le domaine d'expertise auquel les étudiants se révèlent sensibles, celui-là, la gestion du risque, un autre l'intelligence économique ou encore les systèmes informatisés d'information et communication etc. renvoie à la culture de la différence par rapport aux autres universités et écoles françaises, mais aussi par rapport aux universités étrangères.

Un tel projet de professionnalisation doit bien entendu prendre en compte une difficulté majeure à laquelle l'université se voit très vite confrontée à savoir la diversité du monde universitaire : diversité des formations (recherche / professionnelles) ; diversité des publics et des niveaux de formation à l'entrée de l'université : Français / Etrangers ; Primo entrants / Poursuite d'études / Reprise d'études ; Poursuite d'études dans la même filière / Changement de filières etc. En conséquence, chaque université doit se poser la question de l'adaptation de l'offre et de sa pédagogie à son public potentiel. Car c'est bien de la réponse que chaque établissement apporte à cette question qu'émergera sa différence et son label de qualité. Une nécessité d'adapter les cursus de formation qui est la conséquence de *« l'évolution et l'ouverture internationale du marché du travail, les exigences de compétitivité auxquelles ne peut se soustraire la France »* (Le Boterf, 2008) et d'où se dégage un certain nombre d'objectifs, les enjeux majeurs identifiés par Guy Le Boterf, professeur associé à l'université de Sherbrooke (Canada) et pour lesquels l'université doit fournir aux étudiants une réponse adaptée à travers ses formations :

- "1. Permettre aux étudiants de disposer de solides chances de réussite dans leur insertion et dans leur vie professionnelle ;*
- 2. Permettre aux étudiants de se positionner, dès leur sortie de l'université, comme des offreurs de compétences et non pas comme de simples demandeurs d'emploi ou diplômés ;*
- 3. Permettre aux étudiants de savoir combiner et mobiliser en situation professionnelle les ressources (connaissances, savoir-faire, modes de raisonnement, capacités intellectuelles, réflexion critique, culture...) qu'ils ont acquises dans leurs cursus. Par le biais, entre autre, d'une véritable politique d'alternance articulant les formations au sein de l'université et les stages ;*
- 4 Permettre aux étudiants de savoir évoluer et se développer professionnellement dans un contexte de mobilité sur des marchés du travail désormais de plus en plus instables ;*
- 5. Permettre aux étudiants d'acquérir une forte capacité de réflexion critique et éthique leur donnant la possibilité d'être des acteurs d'innovation et de progrès dans leurs futures activités et contextes professionnels et de travailler de façon solidaire et efficace dans des collectifs de travail ;*
- 6. Enfin permettre aux étudiants d'effectuer de nouveaux apprentissages tout au long de leur vie. Actualiser ses connaissances, en acquérir de nouvelles ou les approfondir, intégrer de nouveaux savoir-faire, s'entraîner à des raisonnements divers, tirer les leçons de l'expérience constituent des impératifs pour tout professionnel soucieux d'évoluer et d'être à la hauteur des changements de son environnement. Une bonne capacité d'apprentissage est une ressource essentielle pour défendre son employabilité."*

La seconde difficulté à laquelle se retrouve confronté l'université est la valeur péjorative associée à ces approches professionnalisantes ou « *par compétences* », des cursus synonymes de « *supposée dégradation de la vocation de l'université* » (Le Boterf, 2008). Une mauvaise publicité méritée, comme le précise lui aussi Philippe Anthony Bopp, Professeur des Universités à l'université de Bordeaux 1 dans un entretien au quotidien régional *Sud Ouest* en janvier 2008, toutes les fois où cette professionnalisation de l'Université se résume à une obsession de rentabilité et d'adaptation au marché de l'emploi. Mais alors, ce serait oublier que sous de tels objectifs elle irait bien à l'encontre des besoins réels de formation de ces mêmes employeurs et secteurs d'activité comme, du reste, des exigences des étudiants.

En effet, il ne faut pas se tromper d'objectifs. « *Il ne s'agit pas de transformer les universités en des écoles professionnelles préparant à des postes de travail ou à des emplois. Il s'agit plutôt de développer chez les étudiants une large palette de connaissances et de compétences pour qu'ils puissent faire face à l'évolution des secteurs d'activité, y réussir des parcours et des transitions professionnels* » (Le Boterf, 2008). Dès lors, les approches professionnalisantes ou professionnelles que pourraient développer ou développent les universités ne sont pas incompatibles avec sa mission de socialisation cognitive si les « *cursus universitaires conçus avec une approche professionnalisante ou « par compétences » n'éliminent pas la nécessité de l'acquisition de connaissances disciplinaires ou scientifiques de haut niveau et fondées sur les avancées de la recherche : un enseignant, un médecin, un chimiste, un avocat, un ingénieur, un psychologue sans de solides connaissances ne peuvent être compétents* » (Le Boterf, 2008).

Cette professionnalisation ne doit pas reposer uniquement sur l'acquisition de techniques mais plutôt « *sur l'acquisition d'une capacité de hauteur et de largeur de vues* » (Philippe Anthony Bopp, 2008), sur des savoirs désintéressés et variés (ouverture d'esprit et culture générale) ; elle inclut donc, par définition, une diversité des intervenants (universitaires et professionnels) et des situations d'apprentissage, celles-là même qui mobilisent toute l'attention de nos étudiants : cours magistraux, travaux pratiques, travaux dirigés, mais encore, études de cas, projets tutorés, conférences ou stages et qui concourent toutes, à leur niveau, à les insérer dans un réseau de relations pour les préparer le mieux possible à leur entrée dans le monde professionnel. Et donc, comme nous l'avons dit précédemment, cette approche par compétences se doit d'être différenciée d'une université à l'autre. Et si, finalement, cette expertise de l'université, ce n'était pas, tout simplement cette réflexion critique sur le savoir qui émerge du travail de Recherche des enseignants-chercheurs, auquel il serait dommage de renoncer et qui trouve son aboutissement pour les étudiants dans la capacité à soutenir une thèse de doctorat.

Ce qui nous amène à dire que ces mêmes étudiants ne sont pas des oies qu'on gave ni des ânes bâtés. Formatés oui, peut-être, quand il s'agit d'acquérir un certain nombre de techniques mais dès qu'il s'agit d'engager et de tenir une réflexion, l'université a un avantage important : elle permet finalement de former des étudiants qui n'ont pas peur ; tantôt insoumis, tantôt rebelles mais toujours révoltés et indignés. N'est-ce pas là la socialisation cognitive essentielle de l'université ? Cependant, quel dialogue sans maîtrise de la langue ? Et *a fortiori* en SIC...

[1] BENTOLILA, A. (2007). *Le supérieur malade de l'école*. In *Le Monde* version électronique. 26.06.07. 14h52.

[2] Les questionnaires n'ont pas eu le temps d'être diffusés, diffusion qui aurait permis d'identifier les compétences reconnues et assimilées par les étudiants de deuxième année.

BIBLIOGRAPHIE

Altet M., Bourdoncle R., 2000, *Formes et dispositifs de la professionnalisation, Recherche et formation* (INRP Paris), 35.

Bachelard, G., 1938, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 256 p. Batsch, L., 2008, *Assumons la diversité des universités*, in : *Le Monde [en ligne]*, 11.02.2008 [consulté le 12 février 2008].

Bautier, E., Goigoux, R., 2004, *Difficultés d'apprentissage, processus de secondarisation et pratiques enseignantes : une hypothèse rationnelle*, *Revue Française de Pédagogie*, 148.

Bentolila, A., 2007, *Le supérieur malade de l'école*, in : *Le Monde [en ligne]*, 26.06.07 [consulté le 27 juin 2007]. Bentolila, A. dir., 1995, *Savoirs et savoir-faire*, Paris, Nathan, 183 p.

Bernard, F., 2003, *Les formations professionnalisantes en SIC*, *La Lettre d'inforcom*, 62. Busato, L. R., 2007, *La professionnalisation des formations universitaires en communication en France - le rôle de l'Etat*, *La revue Les Enjeux de l'information et de la communication*, [en ligne], [consulté le 20 janvier 2007]. Disponible sur : http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2006-supplement/Busato/index.php

Dupuy, R., 2007, *Comment la communication est-elle enseignée dans les IUT*. Disponible sur : <http://www.iutenligne.net/liens.php>

Fayard, P., Benoit, D., Gehin, J-P., 2000, *L'impossible formation à la communication*, Paris, L'Harmattan, 422 p. Gramaccia, G., 2006, *Peut-on vraiment enseigner la communication ? Aspects d'une formation à la culture et à la communication dans un I.U.T. du secondaire, L'orientation scolaire et professionnelle*, 35, n°1, pp.57-68.

Hutmacher, W., 2001, *L'université et les enjeux de la professionnalisation*, in : *Politiques d'éducation et de formation- Université et professionnalisation*, n°2, Bruxelles, De Boeck Université, 130 p.

Le Boterf, G., 2008, « *Pour des cursus plus professionnalisés* » in : *Le Monde [en ligne]*, 11.03.08 [consulté le 12 mars 2008]. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/opinions/article/2008/03/11/pour-des-cursus-plus-professionnalises-par-guy-le-boterf_1021572_3232.html

Legendre, R., 1993, *Dictionnaire actuel de l'éducation*, Montréal, Eska, 1500 p. Olivesi, S. dir., 2006, *Sciences de l'information et de la communication : objets, savoirs, discipline*, Grenoble, PUG, 288 p.

Proulx, J., 1993, *Enseigner mieux : Stratégies d'enseignement*, Trois-Rivières, Cégep de Trois-Rivières, 340 p. Rayou, P., 2001, *Entrer, étudier, réussir à l'université*, *Revue Française de pédagogie*, 136.

Rouquette-Valens H., 2008, *L'entretien. PHILIPPE ANTHONY BOPP universitaire. 'La recherche est en perte de vitesse'*, *Sud Ouest*, 07.07.08, pp. 1-11.